L’Esclavage des Noirs ou l’Heureux Naufrage

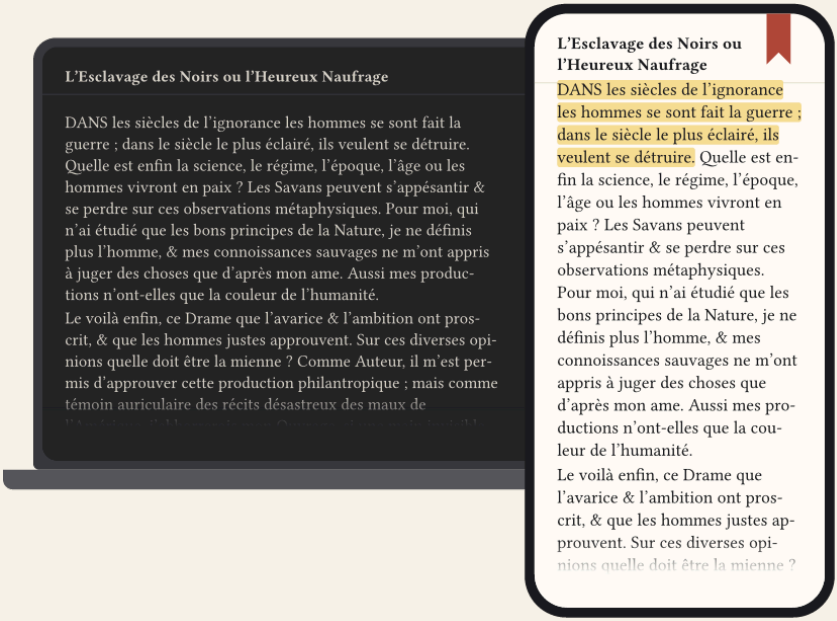
Olympe de Gouges

1792

Texte du domaine public, relu par Classiques.app
classiques.app/livres/olympe-de-gouges/l-esclavage-des-noirs

Ce livre vous suit partout

Lisez-le aussi en ligne sur Classiques.app : le même texte, gratuit, sur téléphone comme sur ordinateur.



Votre page gardée

Vous reprenez là où vous vous êtes arrêté.

Vos citations

Gardez et partagez les phrases qui vous marquent.

Autour du texte

Résumé, personnages et commentaires.

Ouvrir le livre en ligne

La lecture est gratuite, sans inscription.
classiques.app/livres/olympe-de-gouges/l-esclavage-des-noirs

Sommaire

Préface. 6
PERSONNAGES. 10
Acte premier. 11
Scène première. 11
Scène II. 14
Scène III. 14
Scène IV. 15
Scène V. 15
Scène VI. 16
Scène VII. 17
Scène VIII. 18
Scène IX. 20
Acte II. 24
Scène première. 24
Scène II. 26
Scène III. 28
Scène IV. 28
Scène V. 28
Scène VI. 31
Scène VII. 34
Scène VIII. 34
Scène IX. 35
Scène X. 35
Acte III. 38
Scène première. 38
Scène II. 38
Scène III. 39
Scène IV. 40
Scène V. 41
Scène VI. 44
Scène VII. 45
Scène VIII. 45
Scène IX. 46
Scène X. 47
Scène XI. 48

Scène XII. 49
Scène XIII et dernière. 49

DRAME EN TROIS ACTES, EN PROSE.
Représenté à la Comédie Françoise, en Décembre 1789.

Préface.

DANS les siècles de l'ignorance les hommes se sont fait la guerre ; dans le siècle le plus éclairé, ils veulent se détruire. Quelle est enfin la science, le régime, l'époque, l'âge ou les hommes vivront en paix ? Les Savans peuvent s'appésantir & se perdre sur ces observations métaphysiques. Pour moi, qui n'ai étudié que les bons principes de la Nature, je ne définis plus l'homme, & mes connoissances sauvages ne m'ont appris à juger des choses que d'après mon ame. Aussi mes productions n'ont-elles que la couleur de l'humanité.

Le voilà enfin, ce Drame que l'avarice & l'ambition ont proscrit, & que les hommes justes approuvent. Sur ces diverses opinions quelle doit être la mienne ? Comme Auteur, il m'est permis d'approuver cette production philantropique ; mais comme témoin auriculaire des récits désastreux des maux de l'Amérique, j'abhorrerois mon Ouvrage, si une main invisible n'eût opéré cette révolution à laquelle je n'ai participé en rien que par la prophétie que j'en ai faite. Cependant on me blâme, on m'accuse sans connoître même *l'Esclavage des Noirs*, reçu en 1783 à la Comédie Françoise, imprimé en 1786, & représenté en Décembre 1789. Les Colons, à qui rien ne coûtoit pour assouvir leur cruelle ambition, gagnèrent les Comédiens, & l'on assure..... que l'interception de ce Drame n'a pas nui à la recette ; mais ce n'est point le procès des Comédiens ni des Colons que je veux faire, c'est le mien.

Je me dénonce à la voix publique ; me voilà en état d'arrestation : je vais moi-même plaider ma cause devant ce Tribunal auguste, frivole..... mais redoutable. C'est au scrutin des consciences que je vais livrer mon procès ; c'est à la pluralité des voix que je vais le perdre ou le gagner.

L'Auteur, ami de la vérité, l'Auteur qui n'a d'autre intérêt que de rappeller les hommes aux principes bienfaisans de la Nature, qui n'en respecte pas moins les loix, les convenances sociales, est toujours un mortel estimable, & si ses écrits ne produisent pas tout le bien qu'il s'en étoit promis, il est à plaindre plus qu'à blâmer.

Il m'est donc important de convaincre le Public & les détracteurs de mon Ouvrage, de la pureté de mes maximes. Cette production peut manquer par le talent, mais non par la morale. C'est à la faveur de cette morale que l'opinion doit revenir sur mon compte.

Quand le Public aura lu ce Drame, conçu dans un tems où il devoit paroître un Roman tiré de l'antique féérie, il reconnoîtra qu'il est le tableau fidèle de la situation actuelle de l'Amérique. Tel que ce Drame fut approuvé sous le

despotisme de la presse, je le donne aujourd'hui sous l'an quatrième de la liberté. Je l'offre au Public comme une pièce authentique & nécessaire à ma justification. Cette production est-elle incendiaire ? non. Présente-t-elle un caractère d'insurrection ? non. A-t-elle un but moral ? oui sans doute. Que me veulent donc ces Colons pour parler de moi avec des termes si peu ménagés ? Mais ils sont malheureux, je les plains, & je respecterai leur déplorable sort ; je ne me permettrai pas même de leur rappeller leur inhumanité : je me permettrai seulement de leur citer tout ce que j'ai écrit pour leur conserver leurs propriétés & leurs plus chers intérêts : ce Drame en est une preuve.

C'est à vous, actuellement, esclaves, hommes de couleur, à qui je vais parler ; j'ai peut-être des droits incontestables pour blâmer votre férocité : cruels, en imitant les tyrans, vous les justifiez. La plupart de vos Maîtres étoient humains & bienfaisans, & dans votre aveugle rage vous ne distinguez pas les victimes innocentes de vos persécuteurs. Les hommes n'étoient pas nés pour les fers, & vous prouvez qu'ils sont nécessaires. Si la force majeure est de votre côté, pourquoi exercer toutes les fureurs de vos brûlantes contrées ? Le poison, le fer, les poignards, l'invention des supplices les plus barbares & les plus atroces ne vous coûtent rien, dit-on. Quelle cruauté ! quelle inhumanité ! Ah ! combien vous faites gémir ceux qui vouloient vous préparer, par des moyens tempérés, un sort plus doux, un sort plus digne d'envie que tous ces avantages illusoires avec lesquels vous ont égarés les auteurs des calamités de la France & de l'Amérique. La tyrannie vous suivra, comme le crime s'est attaché à ces hommes pervers. Rien ne pourra vous accorder entre vous. Redoutez ma prédiction, vous savez si elle est fondée sur des bases vraies & solides. C'est d'après la raison, d'après la justice divine, que je prononce mes oracles. Je ne me rétracte point : j'abhorre vos Tyrans, vos cruautés me font horreur.

Ah ! si mes conseils vont jusqu'à vous, si vous en reconnoissez tout l'avantage, j'ose croire qu'ils calmeront vos esprits indomptés, & vous rameneront à une concorde indispensable au bien de la Colonie & à vos propres intérêts. Ces intérêts ne consistent que dans l'ordre social, vos droits dans la sagesse de la Loi ; cette Loi reconnoît tous les hommes frères ; cette Loi auguste que la cupidité avoit plongée dans le chaos est enfin sortie des ténèbres. Si le sauvage, l'homme féroce la méconnoît, il est fait pour être chargé de fers & dompté comme les brutes.

Esclaves, gens de couleur, vous qui vivez plus près de la Nature que les Européens, que vos Tyrans, reconnoissez donc ses douces loix, & faites voir qu'une Nation éclairée ne s'est point trompée en vous traitant comme des

hommes & vous rendant des droits que vous n'eûtes jamais dans l'Amérique. Pour vous rapprocher de la justice & de l'humanité, rappellez-vous, & ne perdez jamais de vue, que c'est dans le sein de votre Patrie qu'on vous condamne à cette affreuse servitude, & que ce sont vos propres parens qui vous mènent au marché ; qu'on va à la chasse des hommes dans vos affreux climats, comme on va ailleurs à la chasse des animaux. La véritable Philosophie de l'homme éclairé le porte à arracher son semblable du sein d'une horrible situation primitive où les hommes non-seulement se vendoient, mais où ils se mangoient encore entr'eux. Le véritable homme ne considère que l'homme. Voilà mes principes, qui diffèrent bien de ces prétendus défenseurs de la Liberté, de ces boute-feux, de ces esprits incendiaires qui prêchent l'égalité, la liberté, avec toute l'autorité & la férocité des Despotes. L'Amérique, la France, & peut-être l'Univers, devront leur chûte à quelques énergumènes que la France a produits, la décadence des Empires & la perte des arts & des sciences. C'est peut-être une funeste vérité. Les hommes ont vieilli, ils paroissent vouloir renaître, & d'après les principes de M. *Brissot*, la vie animale convient parfaitement à l'homme ; j'aime plus que lui la Nature, elle a placé dans mon ame les loix de l'humanité & d'une sage égalité ; mais quand je considère cette Nature, je la vois souvent en contradiction avec ses principes, & tout m'y paroît subordonné. Les animaux ont leurs Empires, des Rois, des Chefs, & leur règne est paisible ; une main invisible & bienfaisante semble conduire leur administration. Je ne suis pas tout-à-fait l'ennemie des principes de M. *Brissot*, mais je les crois impraticables chez les hommes : avant lui j'ai traité cette matière. J'ai ôsé, après l'auguste Auteur du Contrat Social, donner le Bonheur Primitif de l'Homme, publié en 1789. C'est un Roman que j'ai fait, & jamais les hommes ne seront assez purs, assez grands pour remonter à ce bonheur primitif, que je n'ai trouvé que dans une heureuse fiction. Ah ! s'il étoit possible qu'ils pussent y arriver, les loix sages & humaines que j'établis dans ce contrat social, rendroient tous les hommes frères, le Soleil seroit le vrai Dieu qu'ils invoqueroient ; mais toujours varians, le Contrat Social, le Bonheur Primitif & l'Ouvrage *auguste* de M. *Brissot* seront toujours des chimères, & non une utile instruction. Les imitations de Jean-Jacques sont défigurées dans ce nouveau régime, que seroient donc *celles* de Mme *de Gouges* & *celles* de M. *Brissot* ? Il est aisé, même au plus ignorant, de faire des révolutions sur quelques cahiers de papier ; mais, hélas ! l'expérience de tous les Peuples, & celle que font les François, m'apprennent que les plus savans & les plus sages n'établissent pas leurs doctrines sans produire des maux de toutes espèces. Voilà ce que nous offre l'histoire de tous les pays.

Je m'écarte du but de ma Préface, & le tems ne me permet pas de donner un libre cours à des raisons philosophiques. Il s'agissoit de justifier *l'Esclavage des Noirs*, que les odieux Colons avoient proscrit, & présenté comme un ouvrage incendiaire. Que le public juge & prononce, j'attends son arrêt pour ma justification.

PERSONNAGES.

- Zamor, Indien instruit.
- Mirza, jeune Indienne, amante de Zamor.
- M. de Saint-Frémont, Gouverneur d'une Isle dans l'Inde.
- Mme de Saint-Frémont, son épouse.
- Valère, Gentilhomme François, époux de Sophie.
- Sophie, fille naturelle de M. de Saint-Frémont.
- Betzi, Femme de Chambre de Mme de Saint-Frémont.
- Caroline, Esclave.
- Un Indien, Intendant des Esclaves de M. de Saint-Frémont.
- Azor, Valet de M. de Saint-Frémont.
- M. de Belfort, Major de la Garnison.
- Un Juge.
- Un Domestique de M. de Saint-Frémont.
- Un Vieillard indien.
- Plusieurs Habitans indiens des deux sexes, & Esclaves.
- Grenadiers et Soldats françois.

La Scène se passe, au premier Acte, dans une Isle déserte ; au second dans une grande Ville des Indes, voisine de cette Isle, & au troisième, dans une Habitation proche cette Ville.

Acte premier.

Le Théâtre représente le rivage d'une Isle déserte, bordée & environnée de rochers escarpés, à travers lesquels on apperçoit la pleine mer dans le lointain. Sur un des côtés en avant est l'ouverture d'une cabanne entourée d'arbres fruitiers du climat ; l'autre côté est rempli par l'entrée d'une forêt qui paroît impénétrable. Au moment où le rideau se lève, une tempête agite les flots : on voit un navire qui vient se briser sur la côte. Les vents s'appaisent & la mer se calme peu à peu.

Scène première.

Zamor, Mirza.

Zamor
DISSIPE tes frayeurs, ma chère Mirza ; ce vaisseau n'est point envoyé par nos persécuteurs : autant que je puis en juger il est François. Hélas ! il vient de se briser sur ces côtes, personne de l'équipage ne s'est sauvé.

Mirza
Zamor, je ne crains que pour toi ; le supplice n'a rien qui m'effraie ; je bénirai mon sort si nous terminons nos jours ensemble.

Zamor
Ô ma Mirza ! que tu m'attendris !

Mirza
Hélas ! qu'as-tu fait ? mon amour t'a rendu coupable. Sans la malheureuse Mirza tu n'aurois jamais fui le meilleur de tous les Maîtres, & tu n'aurois pas tué son homme de confiance.

Zamor
Le barbare ! il t'aima, & ce fut pour devenir ton tyran. L'amour le rendit féroce. Le tigre osa me charger du châtiment qu'il t'infligeoit pour n'avoir pas voulu répondre à sa passion effrénée. L'éducation que notre Gouverneur m'avoit fait donner ajoutoit à la sensibilité de mes mœurs sauvages, & me rendoit encore plus insupportable le despotisme affreux qui me commandoit ton supplice.

Mirza
Il falloit me laisser mourir ; tu serois auprès de notre Gouverneur qui te chérit comme son enfant. J'ai causé tes malheurs & les siens.



Classiques.app retient la ligne où vous vous arrêtez.

Commencez sur l'ordinateur, continuez sur le téléphone, à la même ligne. Il suffit d'un compte.

Reprendre ici, en ligne

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

classiques.app/livres/olympe-de-gouges/l-esclavage-des-noirs

Le livre continue à la page suivante.

Zamor
Moi, te laisser périr ! ah ! Dieux ! Eh ! pourquoi me rappeller les vertus & les bontés de ce respectable Maître ? J'ai fait mon devoir auprès de lui : j'ai payé ses bienfaits, plutôt par la tendresse d'un fils, que par le dévouement d'un esclave. Il me croit coupable, & voilà ce qui rend mon tourment plus affreux. Il ne sait point quel monstre il avoit honoré de sa confiance. J'ai sauvé mes semblables de sa tyrannie ; mais, ma chère Mirza, perdons un souvenir trop cher & trop funeste : nous n'avons plus de protecteurs que la Nature. Mère bienfaisante ! tu connois notre innocence. Non, tu ne nous abandonneras pas, & ces lieux déserts nous cacheront à tous les yeux.

Mirza
Le peu que je sais, je te le dois, Zamor ; mais dis-moi pourquoi les Européens & les Habitans ont-ils tant d'avantage sur nous, pauvres esclaves ? Ils sont cependant faits comme nous : nous sommes des hommes comme eux : pourquoi donc une si grande différence de leur espèce à la nôtre ?

Zamor
Cette différence est bien peu de chose ; elle n'existe que dans la couleur ; mais les avantages qu'ils ont sur nous sont immenses. L'art les a mis au-dessus de la Nature : l'instruction en a fait des Dieux, & nous ne sommes que des hommes. Ils se servent de nous dans ces climats comme ils se servent des animaux dans les leurs. Ils sont venus dans ces contrées, se sont emparés des terres, des fortunes des Naturels des Isles, & ces fiers ravisseurs des propriétés d'un peuple doux & paisible dans ses foyers, firent couler tout le sang de ses nobles victimes, se partagèrent entr'eux les dépouilles sanglantes, & nous ont faits esclaves pour récompense des richesses qu'ils ont ravies, & que nous leur conservons. Ce sont ces propres champs qu'ils moissonnent, semés de cadavres d'Habitans, & ces moissons sont actuellement arrosées de nos sueurs & de nos larmes. La plupart de ces maîtres barbares nous traitent avec une cruauté qui fait frémir la Nature. Notre espèce trop malheureuse s'est habituée à ces châtimens. Ils se gardent bien de nous instruire. Si nos yeux venoient à s'ouvrir, nous aurions horreur de l'état où ils nous ont réduits, & nous pourrions secouer un joug aussi cruel que honteux ; mais est-il en notre pouvoir de changer notre sort ? L'homme avili par l'esclavage a perdu toute son énergie & les plus abrutis d'entre nous sont les moins malheureux. J'ai témoigné toujours le même zèle à mon maître ; mais je me suis bien gardé de faire connoître ma façon de penser à mes camarades. Dieu ! détourne le présage qui menace encore ce climat, amollis le cœur de nos Tyrans, & rends à l'homme le droit qu'il a perdu dans le sein même de la Nature.

Mirza
Que nous sommes à plaindre !

Zamor
Peut-être avant peu notre sort va changer. Une morale douce & consolante a fait tomber en Europe le voile de l'erreur. Les hommes éclairés jettent sur nous des regards attendris : nous leur devrons le retour de cette préçieuse liberté, le premier trésor de l'homme, & dont des ravisseurs cruels nous ont privés depuis si long-tems.

Mirza
Je serois bien contente d'être aussi instruite que toi ; mais je ne sais que t'aimer.

Zamor
Ta naïveté me charme ; c'est l'empreinte de la Nature. Je te quitte un moment. Va cueillir des fruits. Je vais faire un tour au bas de la côte pour y rassembler les débris de ce naufrage. Mais, que vois-je ! une femme qui lutte contre les flots ! Ah ! Mirza, je vole à son secours. L'excès du malheur doit-il dispenser d'être humain ? *(Il descend du côté du rocher.)*

Scène II.

Mirza, seule.
ZAMOR va sauver cette infortunée ! Puis-je ne pas adorer un cœur si tendre, si compâtissant ? À présent que je suis malheureuse, je sens mieux combien il est doux de soulager le malheur des autres. *(Elle sort du côté de la forêt.)*

Scène III.

Valère, seul, entre par le côté opposé à celui où Mirza est sortie.
Rien ne paroît sur les vagues encore émues. Ô ma femme ! tu es perdue à jamais ! Eh ! pourrois-je te survivre ? Non : il faut me réunir à toi. J'ai recueilli mes forces pour te sauver la vie, & j'ai seul échappé à la fureur des flots. Je ne respire qu'avec horreur : séparé de toi, chaque instant redouble mes peines. En vain je te cherche, en vain je t'appelle : Ta voix retentit dans mon cœur, mais elle ne frappe pas mon oreille. Je te suis. *(Il descend avec peine & tombe au fond du Théâtre appuyé sur une roche.)* Un nuage épais couvre mes yeux, ma force m'abandonne ! Grand Dieu, accorde-moi celle de me traîner jusqu'à la mer ! Je ne puis plus me soutenir. *(Il reste immobile d'épuisement.)*

Scène IV.

Valère, Mirza.

Mirza, accourant & appercevant Valère.
AH ! Dieu ! Quel est cet homme ? S'il venoit pour se saisir de Zamor & me séparer de lui ! Hélas ! que deviendrois-je ? Mais, non, il n'a peut-être pas un si mauvais dessein ; ce n'est pas un de nos persécuteurs. Je souffre.... Malgré mes craintes, je ne puis m'empêcher de le secourir. Je ne puis plus long-tems le voir en cet état. Il a l'air d'un François. *(À Valère.)* Monsieur, Monsieur le François... Il ne répond point. Que faire ? *(Elle appelle.)* Zamor, Zamor. *(Avec réflexion.)* Montons sur le rocher pour voir s'il vient. *(Elle y court & en redescend aussitôt.)* Je ne le vois pas. *(Elle revient à Valère.)* François, François, réponds-moi ? Il ne répond pas. Quels secours puis-je lui donner ? Je n'ai rien, que je suis malheureuse ! *(Prenant le bras de Valère & lui frappant dans la main.)* Pauvre étranger, il est bien malade, & Zamor ne revient pas : il a plus de force que moi ; mais allons chercher dans notre cabanne de quoi le faire revenir. *(Elle sort.)*

Scène V.

Valère, Zamor, Sophie.

Zamor, entrant du côté du rocher, & portant sur ses bras Sophie qui paroît évanouie, vêtue d'une robe blanche à la lévite, avec une ceinture & les cheveux épars.
Reprenez vos forces, Madame, je ne suis qu'un esclave Indien, mais je vous donnerai du secours.

Sophie, d'une voix expirante.
Qui que vous soyiez, laissez-moi. Votre pitié m'est plus cruelle que les flots. J'ai perdu ce que j'avois de plus cher. La vie m'est odieuse. Ô Valère ! Ô mon époux ! qu'es-tu devenu ?

Valère
Quelle voix se fait entendre ? Sophie !

Sophie, l'apperçoit.
Que vois-je..... C'est lui !

Valère, se levant & tombant aux pieds de Sophie.
Grand Dieu ! vous me rendez ma Sophie ! Ô chère épouse ! objet de mes larmes & de ma tendresse ! Je succombe à ma douleur & à ma joie.

Sophie
Providence divine ! tu m'as sauvée ! achève ton ouvrage, & rends moi mon père.

Scène VI.

Valère, Zamor, Sophie, Mirza, apportant des fruits & de l'eau ; elle entre en courant, & surprise de voir une femme, elle s'arrête.

Zamor
Approche, Mirza, ne crains rien. Ce sont deux infortunés comme nous ; ils ont des droits sur notre ame.

Valère
Être compâtissant à qui je dois la vie & celle de mon épouse ! tu n'es point un Sauvage ; tu n'en as ni le langage ni les mœurs. Es-tu le maître de cette Isle ?

Zamor
Non, mais nous l'habitons seuls depuis quelques jours. Vous me paroissez François. Si la société d'esclaves ne vous semble pas méprisable, c'est de bon cœur qu'ils partageront avec vous la possession de cette Isle, & si le destin le veut, nous finirons nos jours ensemble.

Sophie, à Valère.
Que ce langage m'intéresse ! *(Aux Esclaves.)* Mortels généreux, j'accepterois vos offres, si je n'allois plus loin chercher un père que peut-être je ne retrouverai jamais ! Depuis deux ans que nous errons sur les mers, nous n'avons pu le découvrir.

Valère
Eh bien ! restons dans ces lieux : acceptons pour quelque-tems l'hospitalité de ces Indiens, & sois persuadée, ma chère Sophie, qu'à force de persévérance nous découvrirons l'auteur de tes jours dans ce Continent.

Sophie
Cruelle destinée ! nous avons tout perdu, comment continuer nos recherches ?

Valère
Je partage ta peine. *(Aux Indiens.)* Généreux mortels, ne nous abandonnez pas.

Mirza
Nous, vous abandonner ! Jamais, non, jamais.

Zamor
Oui, ma chère Mirza, consolons-les dans leurs infortunes. *(À Valère & à Sophie.)* Reposez-vous sur moi ; je vais parcourir tous les environs du rocher : si les pertes que vous avez faites sont parmi les débris du vaisseau, je vous

promets de vous les apporter. Entrez dans notre cabane, Étrangers malheureux ; vous avez besoin de repos ; je vais tâcher de rendre le calme à vos esprits agités.

Sophie
Mortels compâtissans, que de graces nous avons à vous rendre ! vous nous avez sauvé la vie, comment m'acquitter jamais envers vous ?

Zamor
Vous ne me devez rien, en vous secourant je ne fais qu'obéir à la voix de mon cœur. *(Il sort.)*

Scène VII.

Mirza, Sophie, Valère.

Mirza, à Sophie.
JE vous aime bien, quoique vous ne soyiez pas esclave. Venez, j'aurai soin de vous. Donnez-moi votre bras. Ah ! la jolie main, quelle différence avec la mienne ! Asséyons-nous ici. *(Avec gaieté.)* Que je suis contente d'être avec vous ! Vous êtes aussi belle que la femme de notre Gouverneur.

Sophie
Oui ? vous avez donc un Gouverneur dans cette Isle ?

Valère
Il me semble que vous nous avez dit que vous l'habitiez seule ?

Mirza, avec franchise.
Oh ! c'est bien vrai, & Zamor ne vous a point trompés. Je vous ai parlé du Gouverneur de la Colonie qui n'habite pas avec nous. *(À part.)* Il faut prendre garde à ce que je vais dire ; car s'il savoit que Zamor a tué un blanc, il ne voudroit pas rester avec nous.

Sophie, à Valère.
Son ingénuité m'enchante ; sa physionomie est douce ; & prévient en sa faveur.

Valère
Je n'ai pas vu de plus jolie Négresse.

Mirza
Vous vous moquez, je ne suis pas cependant la plus jolie ; mais, dites-moi, les Françoises sont-elles toutes aussi belles que vous ? Elles doivent l'être, car les François sont tous bons, & vous n'êtes pas esclaves.

Valère
Non, les François voient avec horreur l'esclavage. Plus libres un jour ils s'occuperont d'adoucir votre sort.

Mirza, avec surprise.
Plus libres un jour, comment, est-ce que vous ne l'êtes pas ?

Valère
Nous sommes libres en apparence, mais nos fers n'en sont que plus pesans. Depuis plusieurs siècles les François gémissent sous le despotisme des Ministres & des Courtisans. Le pouvoir d'un seul Maître est dans les mains de mille Tyrans qui foulent son Peuple. Ce Peuple un jour brisera ses fers, & reprenant tous ses droits écrits dans les loix de la Nature, apprendra à ces Tyrans ce que peut l'union d'un peuple trop long-tems opprimé, & éclairé par une saine philosophie.

Mirza
Oh ! bon Dieu ! Il y a donc partout des hommes méchans !

Scène VIII.

Zamor, sur le rocher, Sophie, Valère, Mirza.

Zamor
C'en est fait, malheureux Étrangers ! vous n'avez plus d'espoir. Une vague vient d'engloutir le reste de l'équipage avec toutes vos espérances.

Sophie
Hélas ! qu'allons-nous devenir ?

Valère
Un vaisseau peut aborder dans cette Isle.

Zamor
Vous ne connoissez pas, malheureux Étrangers, combien cette côte est dangereuse. Il n'y a que des infortunés comme Mirza & moi, qui aient osé s'en approcher & vaincre tout péril pour l'habiter. Nous ne sommes cependant qu'à deux lieues d'une des plus grandes villes de l'Inde ; ville que je ne reverrai jamais à moins que nos tyrans ne viennent nous arracher d'ici pour nous faire éprouver le supplice auquel nous sommes condamnés.

Sophie
Le supplice !

Valère
Quel crime avez-vous commis l'un & l'autre ? Ah ! je le vois ; vous êtes trop instruit pour un esclave, & votre éducation a sans doute coûté cher à celui qui vous l'a donnée.

Zamor
Monsieur, n'ayez point sur moi les préjugés de vos semblables. J'avois un Maître qui m'étoit cher ; j'aurois sacrifié ma vie pour prolonger ses jours ; mais son Intendant étoit un monstre dont j'ai purgé la terre. Il aima Mirza ; mais son amour fut méprisé. Il apprit qu'elle me préféroit, & dans sa fureur il me fit éprouver des traitemens affreux ; mais le plus terrible fut d'exiger de moi que je devinsse l'instrument de sa vengeance contre ma chère Mirza. Je rejettai avec horreur une pareille commission. Irrité de ma désobéissance, il courut sur moi l'épée nue ; j'évitai le coup qu'il vouloit me porter ; je le désarmai, & il tomba mort à mes pieds. Je n'eus que le tems d'enlever Mirza & de fuir avec elle dans une chaloupe.

Sophie
Que je le plains, ce malheureux ! Quoiqu'il ait commis un meurtre, son meurtre me paroit digne de grace.

Valère
Je m'intéresse à leur sort, ils m'ont rappellé à la vie, ils ont sauvé la tienne : je les défendrai aux dépens de mes jours, j'irai moi-même voir son Gouverneur : S'il est François, il doit être humain & généreux.

Zamor
Oui, Monsieur, il est François, & le meilleur des hommes.

Mirza
Ah ! si tous les Colons lui ressembloient, nous serions moins malheureux.

Zamor
Je fus à lui dès l'âge de huit ans, il se plaisoit à me faire instruire, & m'aimoit comme si j'eusse été son fils ; car il n'en a jamais eu, ou peut-être en est-il privé ; il semble regretter quelque chose. On l'entend quelquefois soupirer ; sûrement il s'efforce de cacher quelque grand chagrin. Je l'ai surpris souvent versant des larmes ; il adore sa femme, & elle le paie bien de retour. S'il ne dépendoit que de lui, j'aurois ma grace ; mais il faut un exemple. Il n'y a point de pardon à espérer pour un esclave qui a levé la main sur son Commandeur.

Sophie, à Valère.
Je ne sais pourquoi ce Gouverneur m'intéresse. Le récit de ses chagrins oppresse mon cœur ; il est généreux, clément ; il peut vous pardonner. J'irai moi-même me jetter à ses pieds. Son nom ? Si nous pouvions sortir de cette Isle.

Zamor
Il se nomme Monsieur de Saint-Frémont.

Sophie
Hélas ! ce nom ne m'est point connu ; mais n'importe, il est François : il m'entendra & j'espère le fléchir. *(À Valère.)* Si avec la chaloupe qui les a sauvés, nous pouvions nous conduire au port, il n'y a point de péril que je n'affronte pour les défendre.

Valère
Je t'admire, ma chère Sophie ! j'approuve ton dessein : nous n'avons qu'à nous rendre auprès de leur Gouverneur. *(Aux Esclaves.)* Mes amis, cette démarche nous acquitte foiblement envers vous. Heureux si nos prières & nos larmes touchent votre généreux Maître ! Partons, mais que vois-je ? des esclaves qui nous examinent & qui viennent avec précipitation vers nous. Ils apportent des chaînes.

Sophie
Malheureux, vous êtes perdus !

Zamor, se retourne, & voyant les Esclaves.
Mirza, c'en est fait ! nous sommes découverts.

Scène IX.

LES PRÉCÉDENS, Un Indien, plusieurs Esclaves qui déscendent du rocher en courant.

L'Indien, à Zamor.
Scélérat ! enfin, je te trouve ; tu n'échapperas pas au supplice.

Mirza
Qu'on me fasse mourir avant lui !

Zamor
Ô ma chère Mirza !

L'Indien
Qu'on les enchaîne.

Valère
Monsieur, écoutez nos prières ! Qu'allez-vous faire de ces Esclaves ?

L'Indien
Un exemple terrible.

Sophie
Vous les emmenez pour les faire mourir ? Vous nous ôterez plutôt la vie, avant de les arracher de nos bras.

Valère
Que fais-tu ? ma chère Sophie ! Nous pouvons tout espérer de l'indulgence du Gouverneur.

L'Indien
Ne vous en flattez pas. Monsieur le Gouverneur doit un exemple à la Colonie. Vous ne connoissez point cette maudite race ; ils nous égorgeroient sans pitié si la voix de l'humanité nous parloit en leur faveur. Voilà ce qu'on doit toujours attendre même des Esclaves qu'on instruit. Ils sont nés pour être sauvages, & domptés comme les animaux.

Sophie
Quel affreux préjugé ! La Nature ne les a point faits Esclaves ; ils sont hommes comme vous.

L'Indien
Quel langage tenez vous-là, Madame ?

Sophie
Le même que je tiendrois à votre Gouverneur. C'est par reconnoissance que je m'intéresse à ces infortunés, qui connoissent mieux que vous les droits de la pitié, & celui dont vous tenez la place étoit sans doute un homme atroce.

Zamor
Ah ! Madame, cessez de le prier ; son ame est endurcie & ne connoît point l'humanité. Il est de son emploi de signaler tous les jours cette rigueur. Il croiroit manquer à son devoir, s'il ne la poussoit pas jusqu'à la cruauté.

L'Indien
Malheureux !

Zamor
Je ne te crains plus. Je connois mon sort & je le subirai.

Sophie
Que leur malheur les rend intéressans ! Que ne ferois-je point pour les sauver !

Valère, à l'Indien.
Emmenez-nous, Monsieur, avec eux. Vous nous obligerez de nous retirer d'ici. *(À part.)* J'espère fléchir le Gouverneur.

L'Indien
J'y consens avec plaisir, d'autant plus que le danger pour sortir de cette Isle n'est pas le même que pour y arriver.

Valère
Mais, Monsieur, comment avez-vous pû y aborder ?

L'Indien
J'ai tout risqué pour le bien de la Colonie. Voyez s'il est possible de leur faire grace. Nous ne sommes plus les Maîtres de nos Esclaves. Les jours de notre Gouverneur sont peut-être en danger, & ces deux misérables ne seront pas plutôt punis, que le calme renaîtra dans les habitations. *(Aux Nègres.)* Nègres, qu'on tire le canon, & que le signal convenu annonce au Fort que les criminels sont pris.

Zamor
Allons, Mirza, allons mourir.

Mirza
Ah ! Dieu ! je suis cause de ta mort.

Zamor
La bonne action que nous avons faite en sauvant ces Étrangers jettera quelques charmes sur nos derniers momens, & nous goûterons au moins la douceur de mourir ensemble.
On emmène Zamor & Mirza ; les autres personnages les suivent, & tous vont s'embarquer. Un instant après on voit passer le navire qui les porte.
Fin du premier Acte.



Aidez-nous à construire Classiques.app.

Vous êtes élève, professeur, grand lecteur ? Dites-nous ce qui vous manque. Trois questions, moins d'une minute.

Répondre aux trois questions

Le livre continue à la page suivante.

Acte II.

Le Théâtre change & représente un Salon de Compagnie meublé à l'Indienne.

Scène première.

Betzi, Azor.

Betzi
EH bien, Azor, que dit-on de Mirza & de Zamor ? On les fait chercher par-tout.

Azor
On parle de les faire mourir sur le rocher de l'habitation ; je crois même qu'on fait les préparatifs de leur supplice. Je tremble qu'on ne les trouve.

Betzi
Mais, Monsieur le Gouverneur peut leur faire grace. Il en est le maître.

Azor
Il faut que cela soit impossible ; car il aime Zamor, & il dit qu'il n'a jamais eu à se plaindre de lui. Toute la Colonie demande leur mort, & il ne peut la refuser sans se compromettre.

Betzi
Notre Gouverneur n'étoit point fait pour être un tyran.

Azor
Comme il est bon avec nous ! Tous les François sont de même ; mais les Naturels du pays sont bien plus cruels.

Betzi
L'on m'a assuré que dans les premiers tems nous n'étions pas esclaves.

Azor
Tout nous porte à le croire. Il y a encore des climats où les Nègres sont libres.

Betzi
Qu'ils sont heureux !

Azor
Ah ! nous sommes bien à plaindre.

Betzi
Et personne ne prend notre défense ! On nous défend même de prier pour nos semblables.

Azor
Hélas ! le père & la mère de la malheureuse Mirza seront témoins du supplice de leur fille.

Betzi
Quelle férocité !

Azor
Voilà comme on nous traite.

Betzi
Mais, dis-moi, Azor, pourquoi Zamor a-t-il tué l'Intendant ?

Azor
On m'a assuré que c'étoit par jalousie. Tu sais bien que Zamor étoit l'amant de Mirza.

Betzi
Oui, c'est toi qui me l'as appris.

Azor
Le Commandeur l'aimoit aussi.

Betzi
Mais il ne devoit point le tuer pour cela.

Azor
Il est vrai.

Betzi
Il y avoit d'autres raisons.

Azor
Cela se peut bien, mais je les ignore.

Betzi
Si on pouvoit les faire échapper, je suis sûre que Monsieur & Madame de St-Frémont n'en seroient pas fâchés.

Azor
Je le crois bien, mais ceux qui les serviroient s'exposeroient beaucoup.

Betzi
Sans doute ; mais il n'y auroit pas punition de mort.

Azor
Peut-être, je sais bien toujours que je ne m'y exposerois pas.

Betzi
Il faudroit du moins parler à leurs amis ; ils pourroient gagner les autres esclaves. Ils aiment tous Zamor & Mirza.

Azor
On parle de faire mettre le régiment sous les armes.

Betzi
Il n'y a plus d'espoir.

Azor
Nous devons au contraire, pour le bien de nos camarades, les exhorter à l'obéissance.

Betzi
Tu as raison : fais-le si tu peux, car je n'en aurois jamais la force.

Scène II.

LES PRÉCÉDENS, Coraline.

Coraline, en courant.
Ô mes chers camarades ! quelle mauvaise nouvelle je viens vous apprendre ! On assure qu'on a entendu le canon & que Zamor & Mirza sont pris.

Azor
Allons donc, cela n'est pas possible, Coraline.

Betzi
Grand Dieu !

Coraline
J'étois sur le port au moment qu'on annonçoit cette malheureuse nouvelle. Plusieurs Colons attendoient avec impatience un navire qu'on découvroit dans le lointain. Il est enfin entré au port, & aussi-tôt tous les habitans l'ont entouré, & moi, toute tremblante, je me suis enfuie. Pauvre Mirza ! malheureux Zamor ! nos tyrans ne leur feront pas grâce.

Azor
Oh ! je t'en réponds bien ; ils seront bientôt morts.

Betzi
Sans être entendus ? sans être jugés ?

Coraline
Jugés ! il nous est défendu d'être innocens & de nous justifier.

Azor
Quelle générosité ! & on nous vend par-dessus au marché comme des bœufs.

Betzi
Un commerce d'hommes ! Ô Ciel ! l'humanité répugne.

Azor
C'est bien vrai, mon père & moi avons été achetés à la Côte de Guinée.

Coraline
Bon, bon, mon pauvre Azor, va, quelque soit notre déplorable sort, j'ai un pressentiment que nous ne serons pas toujours dans les fers, & peut-être avant peu.....

Azor
Eh bien ! qu'est ce que nous verrons ? Serons nous maîtres à notre tour ?

Coraline
Peut-être ; mais non, nous serions trop méchans. Tiens, pour être bon, il ne faut être ni maître ni esclave.

Azor
Ni maître, ni esclave ; oh ! oh ! & que veux-tu donc que nous soyons ? Sais-tu, Coraline, que tu ne sais plus ce que tu dis, quoique nos camarades assurent que tu en sais plus que nous ?

Coraline
Va, va, mon pauvre garçon, si tu savois ce que je sais ! J'ai lu dans un certain Livre, que pour être heureux il ne falloit qu'être libre & bon Cultivateur. Il ne nous manque que la liberté, qu'on nous la donne, & tu verras qu'il n'y aura plus ni maîtres ni esclaves.

Azor
Je ne t'entends pas.

Betzi
Ni moi non plus.

Coraline
Mon Dieu, que vous êtes bons l'un & l'autre ! Dites-moi, Zamor n'avoit-il pas sa liberté ? A-t-il pour cela voulu quitter notre bon Maître ; nous ferons tous la même chose. Que les Maîtres donnent la liberté, aucun Esclave ne quittera les atteliers. Insensiblement les plus sauvages d'entre nous s'instruiront, reconnoîtront les loix de l'humanité & de la justice ; & nos supérieurs trouveront dans notre attachement, dans notre zèle, la récompense de ce bienfait.

Azor
Tu parles comme un homme ! Je crois entendre M. le Gouverneur..... Oh ! qu'il faut avoir de l'esprit pour retenir tout ce que les autres disent. Mais, voici Madame.

Betzi
Voici Madame, taisons-nous.

Coraline
Il ne faut pas dire à Madame que l'on craint que Zamor ne soit pris. Cela lui feroit trop de peine.

Azor
Oh ! oui.

Scène III.

les Précédens, Mme de St-Frémont.

Mme de Saint-Frémont
Mes enfans, j'ai besoin d'être seule. Laissez moi, & n'entrez point que je ne vous appelle, ou que vous n'ayez quelque nouvelle à m'annoncer. *(Ils sortent.)*

Scène IV.

Mme de Saint-Frémont, seule.
Mon époux est sorti pour cette malheureuse affaire : il est allé dans une des habitations où l'on demandoit sa présence. Depuis cette catastrophe la révolte règne dans l'esprit de nos esclaves. Tous soutiennent que Zamor est innocent & qu'il n'a tué le Commandeur que parce qu'il s'y est vu forcé ; mais les Colons se sont réunis pour demander la mort de Mirza & de Zamor, & on les fait chercher par-tout. Mon mari voudroit bien faire grace à Zamor, quoiqu'il ait prononcé son arrêt, ainsi que celui de la pauvre Mirza, qui doit périr avec son amant. Hélas ! l'attente de leur supplice me jette dans une tristesse profonde. Je ne suis donc pas née pour être heureuse ! En vain je suis adorée de mon époux : mon amour ne peut vaincre la mélancolie qui le consume. Depuis plus de dix ans il souffre, & je ne puis deviner la cause de sa douleur. C'est le seul de ses secrets dont je ne sois pas dépositaire. Il faut, lorsqu'il sera de retour, que je redouble d'efforts pour le lui arracher. Mais je l'entends.

Scène V.

Mme de Saint-Frémont, M. de Saint-Frémont.

Mme de Saint-Frémont
EH bien ! mon ami, votre présence a-t-elle dissipé cette fermentation ?

M. de Saint-Frémont
Tous mes esclaves sont rentrés dans leur devoir ; mais ils me demandent la grace de Zamor. Cette affaire est bien délicate, *(À part.)* & pour comble de malheurs, je viens de recevoir de France des nouvelles qui me déchirent le cœur.

Mme de Saint-Frémont
Que dis-tu, mon ami, tu sembles te faire des reproches. Ah ! si tu n'es coupable qu'envers moi, je te pardonne tout pourvu que ton cœur me reste.

Tu détournes les yeux ; je vois couler tes larmes. Ah ! mon ami, je n'ai plus votre confiance ; je vous deviens importune ; je vais me retirer.

M. de Saint-Frémont
Toi, me devenir importune ! jamais, jamais. Ah ! si j'avois pu m'écarter de mon devoir, ta seule douceur me rameneroit à tes pieds, & tes grandes vertus me rendroient encore plus amoureux de tes charmes.

Mme de Saint-Frémont
Mais tu me caches un secret ennui. Avoue-le moi. Tes soupirs étouffés me le font soupçonner. La France te fut chère ; c'est ta Patrie..... Peut-être une inclination.....

M. de Saint-Frémont
Arrête, arrête, chère épouse, & ne viens point r'ouvrir une plaie qui s'étoit fermée auprès de toi. Je crains de t'affliger.

Mme de Saint-Frémont
Si je te fus chère, il faut m'en donner une preuve.

M. de Saint-Frémont
Laquelle exiges-tu ?

Mme de Saint-Frémont
Celle de me révéler les causes de ton affliction.

M. de Saint-Frémont
Tu le veux ?

Mme de Saint-Frémont
Je l'exige ; fais-toi pardonner, par cette complaisance, ce secret que tu m'as gardé si long-tems.

M. de Saint-Frémont
J'obéis. Je suis d'une Province où des loix injustes & inhumaines privent les enfans cadets du partage égal que la Nature donne aux enfans nés du même père & de la même mère. J'étois le plus jeune de sept ; mes parens m'envoyèrent à la Cour pour y demander de l'emploi ; mais comment aurois-je pu réussir dans un pays où la vertu est une chimère, & où l'on n'obtient rien sans intrigue ni bassesse. Cependant, j'y fis la connoissance d'un brave Gentilhomme Écossois qui y étoit venu dans le même dessein. Il n'étoit pas riche, & avoit une fille au Couvent : il m'y mena. Cette entrevue nous devint funeste à tous les deux. Le père, au bout de quelques mois, partit pour l'armée : il me recommanda d'aller voir sa fille, & dit même qu'on pouvoit me la confier quand elle voudroit sortir. Ce brave ami, ce bon père, ne prévoyoit pas les suites que son imprudence occasionna. Il fut tué dans une bataille. Sa fille resta seule dans le monde, sans parens & sans connoissances. Elle ne voyoit que

moi, & paroissoit ne désirer que ma présence. L'amour me rendit coupable : Épargne-moi le reste : je fis le serment d'être son époux ; voilà mon crime.

Mme de Saint-Frémont
Mais, mon ami, vous êtes-vous déterminé vous-même à l'abandonner ?

M. de Saint-Frémont
Qui, moi ? avoir abandonné une femme si intéressante ? Ah ! la plus longue absence ne me l'auroit jamais fait oublier. Je ne pouvois l'épouser sans le consentement de tous mes parens. Elle devint mère d'une fille. On découvrit notre liaison ; je fus éloigné. On obtint pour moi un brevet de Capitaine dans un régiment qui partoit pour l'Inde, & l'on me fit embarquer. Peu de tems après on me donna la fausse nouvelle que Clarisse étoit morte, & qu'il ne me restoit que ma fille. Je te voyois tous les jours ; ta présence affoiblit avec le tems l'impression que l'image de Clarisse faisoit encore sur mon cœur. Je sollicitai ta main, tu acceptas mes vœux, & nous fûmes unis ; mais par un raffinement de barbarie, le cruel parent qui m'avoit trompé m'apprit que Clarisse vivoit encore.

Mme de Saint-Frémont
Hélas ! à quel funeste prix j'ai le bonheur d'être ton épouse ! mon ami, tu es plus malheureux que coupable. Clarisse elle-même te pardonneroit, si elle étoit témoin de tes remords. Il faut faire les plus vives recherches, pour que ton bien & le mien puissent t'acquitter envers ces infortunés. Je n'ai point d'autres parens que les tiens. Je fais ta fille mon héritière ; mais ton cœur est un trésor qu'il n'est pas en mon pouvoir de céder à une autre.

M. de Saint-Frémont
Ah ! digne épouse, j'admire tes vertus. Hélas ! je ne vois que Clarisse qui fut capable de les imiter. C'est donc aux deux extrémités du monde que j'étois destiné à rencontrer ce que le sexe a de plus vertueux & de plus aimable !

Mme de Saint-Frémont
Tu mérites une compagne digne de toi ; mais, mon ami, songe qu'en t'unissant avec moi tu consentis à prendre le nom de mon père, qui, en te donnant son nom, n'avoit d'autre but que de te céder sa place comme à son fils adoptif. Il faut écrire à tes parens, sur-tout à tes plus fidèles amis, qu'ils fassent de nouvelles recherches, & qu'ils nous donnent promptement des nouvelles de ces infortunés. Je crois, mon ami, que j'aurai la force de m'éloigner de vous pour aller chercher moi-même celle à qui vous avez donné le jour. Je sens que j'ai déjà pour elle des entrailles de mère ; mais en même-tems je frémis ! Ô mon ami, mon ami ! s'il falloit me séparer de vous ! Si Clarisse t'arrachoit de mes bras !.... Ses malheurs, ses vertus, ses charmes..... Ah ! pardonne,

pardonne à mon désespoir, pardonne-moi, cher époux, tu n'es pas capable de m'abandonner & de faire deux victimes pour une.

M. de Saint-Frémont
Chère épouse ! Ô moitié de moi-même ! Cesse de déchirer ce cœur déjà trop affligé. Clarisse ne vit plus sans doute, puisque depuis deux ans on me fait repasser tous les fonds que j'envoie en France pour elle & pour ma fille. On ignore même ce qu'elles sont devenues. Mais l'on vient ; nous reprendrons cette conversation.

Scène VI.

M. ET Mme de Saint-Frémont, Un Juge.

Le Juge
Monsieur, je viens vous apprendre que les criminels sont pris.

Mme de Saint-Frémont
Comment ! sitôt ! le tems auroit pu effacer leur crime.

M. de Saint-Frémont, affligé.
Quel affreux exemple je suis obligé de donner !

Le Juge
Rappellez-vous, Monsieur, dans cette circonstance la disgrace de votre beau-père. Il fut contraint de quitter sa place pour l'avoir exercée avec trop de bonté.

M. de Saint-Frémont, à part.
Malheureux Zamor, tu vas périr ! je n'ai donc élevé ton enfance que pour te voir un jour traîner au supplice. *(Haut.)* Que mes soins lui deviennent funestes ! si je l'avois laissé dans ses mœurs sauvages, il n'auroit peut-être pas commis ce crime. Il n'avoit point dans l'ame des inclinations vicieuses. L'honnêteté & la vertu le distinguoient dans le sein de l'esclavage. Élevé dans une vie simple & laborieuse, malgré l'instruction qu'il avoit reçue, il n'oublioit jamais son origine. Qu'il me seroit doux de pouvoir le justifier ! Comme simple habitant, j'aurois pu peut-être adoucir son arrêt ; mais, comme Gouverneur, je suis forcé de le livrer à toute la rigueur des loix.

Le Juge
Il est nécessaire qu'on exécute sur-le-champ leur arrêt, d'autant plus que deux Européens ont excité une révolte générale parmi les Esclaves. Ils ont dépeint votre Commandeur comme un monstre. Les Esclaves ont écouté avec avidité ces discours séditieux, & tous ont promis de ne point exécuter les ordres qui leur ont été donnés.

Gardez les phrases qui vous marquent.

Sur Classiques.app, sélectionnez un passage, puis « Sauver » : il rejoint vos listes de citations. Une liste par thème, par cours, par projet.

Essayer sur ce passage

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

classiques.app/livres/olympe-de-gouges/l-esclavage-des-noirs

Le livre continue à la page suivante.

M. de Saint-Frémont
Quels sont ces étrangers ?

Le Juge
Ce sont des François qu'on a trouvés sur la côte où ces criminels s'étoient réfugiés. Ils prétendent que Zamor leur a conservé la vie.

M. de Saint-Frémont
Hélas ! ces malheureux François sans doute ont fait naufrage, & la reconnoissance a produit seule ce zèle indiscret.

Le Juge
Vous voyez, Monsieur le Gouverneur, qu'il n'y a point de tems à perdre, si vous voulez éviter la ruine totale de nos habitations. C'est un mal désespéré.

M. de Saint-Frémont
Je n'ai point le bonheur d'être né dans vos climats ; mais quel empire n'ont point les malheureux sur les ames sensibles ! Ce n'est point votre faute si les mœurs de votre pays vous ont familiarisé avec ces traitemens durs que vous exercez sans remords sur des hommes qui n'ont d'autre défense que leur timidité, & dont les travaux, trop mal récompensés, accroissent notre fortune en augmentant notre autorité sur eux. Ils ont mille tyrans pour un. Les Souverains rendent leurs Peuples heureux : tout Citoyen est libre sous un bon Maître, & dans ce pays d'esclavage il faut être barbare malgré soi. Eh ! comment puis-je m'empêcher de me livrer à ces réflexions, quand la voix de l'humanité crie au fond de mon cœur : « Sois bon & sensible aux cris des malheureux. » Je sais que mon opinion doit vous déplaire : l'Europe, cependant, prend soin de la justifier, & j'ose espérer qu'avant peu il n'y aura plus d'esclaves. Ô Louis ! Ô Monarque adoré ! que ne puis-je en ce moment mettre sous tes yeux l'innocence de ces proscrits ! En accordant leur grace, tu rendrois la liberté à des hommes trop long-tems méconnus ; mais n'importe : vous voulez un exemple, il se fera, quoique les Noirs assurent que Zamor est innocent.

Le Juge
Pouvez-vous les en croire ?

M. de Saint-Frémont
Ils ne peuvent m'en imposer, & je connois plus qu'eux les vertus de Zamor. Vous voulez qu'il meure sans être entendu ? J'y consens avec regret ; mais vous n'aurez point à me reprocher d'avoir trahi les intérêts de la Colonie.

Le Juge
Vous le devez, Monsieur le Gouverneur, dans cette affaire où vous voyez que nous sommes menacés d'éprouver une révolte générale. Il faut donner des ordres pour faire mettre les troupes sous les armes.

M. de Saint-Frémont
Suivez-moi ; nous allons voir le parti qu'il faut prendre.

Mme de Saint-Frémont
Mon ami, je vous vois sortir avec peine.

M. de Saint-Frémont
Ma présence est nécessaire pour rétablir l'ordre & la discipline.

Scène VII.

Mme de Saint-Frémont, seule.
Que je plains ces malheureux ! c'en est fait ! Ils vont mourir. Quel chagrin pour mon époux ; mais un plus grand chagrin m'agite de nouveau. Tout ce qui porte le nom de Françoise m'épouvante ! Si c'étoit Clarisse ! Oh ! malheureuse, quel seroit mon sort. Je connois les vertus de mon époux, mais je suis sa femme. Non, non ! cessons de nous abuser ! Clarisse, dans le malheur, a de plus grands droits sur son ame ! Cachons le trouble qui m'agite.

Scène VIII.

Mme de Saint-Frémont, Betzi, accourant.

Mme de Saint-Frémont
Qu'y-a-t-il de nouveau, Betzi ?

Betzi, avec exaltation.
Monsieur le Gouverneur n'est point ici ?

Mme de Saint-Frémont
Non, il vient de sortir, parle donc ?

Betzi
Ah ! laissez-moi reprendre mes sens..... Nous étions sur la terrasse ; de tems en tems nous jettions tristement les yeux vers l'habitation. Nous voyons arriver de loin le père de Mirza avec un autre Esclave ; au milieu d'eux étoit une étrangère, les cheveux épars & la douleur peinte sur son visage : ses yeux étoient fixés vers la terre, & quoiqu'elle marchât vîte, elle avoit l'air fort occupée. Lorsqu'elle a été près de nous, elle a demandé Mme de Saint-Frémont. Elle nous a appris que Zamor l'a sauvée de la fureur des flots. Elle a ajouté : je mourrai aux pieds de M. le Gouverneur, si je n'obtiens sa grâce. Elle veut implorer votre secours. La voici.

Scène IX.

LES PRÉCÉDENTES, Sophie, suivie de tous les Esclaves.

Sophie, se jettant aux genoux de Mme de Saint-Frémont.
Madame, j'embrasse vos genoux. Ayez pitié d'une malheureuse étrangère qui doit tout à Zamor, & n'a d'autre espoir qu'en vos bontés.

Mme de Saint-Frémont, à part.
Ah ! je respire. *(Haut, en la relevant.)* Levez-vous, Madame, je vous promets de faire tout ce qui sera en mon pouvoir. *(À part.)* Sa jeunesse, sa sensibilité, touchent mon cœur à un point que je ne puis exprimer. *(À Sophie.)* Étrangère intéressante, je vais tout employer pour vous faire accorder la grace que vous exigez de mon époux. Croyez que je partage vos douleurs. Je sens combien ces infortunés vous doivent être chers.

Sophie
Sans le secours de Zamor, aussi intrépide qu'humain, je périssois dans les flots. Je lui dois le bonheur de vous voir. Ce qu'il a fait pour moi lui assure dans mon cœur les droits de la Nature ; mais ces droits ne me rendent point injuste, Madame, & le témoignage qu'ils rendent à vos rares qualités fait assez voir qu'ils ne sont point reprochables d'un crime prémédité. Quelle humanité ! Quel zèle à nous secourir ! Le sort qui les poursuit devoit plutôt leur inspirer la crainte que la pitié ; mais, loin de se cacher, Zamor a affronté tout péril. Jugez, Madame, si avec ces sentimens d'humanité, un mortel peut être coupable ; son crime fut involontaire, & c'est faire justice que de l'absoudre comme innocent.

Mme de Saint-Frémont, aux Esclaves.
Mes enfans, il faut nous réunir avec les Colons, & demander la grace de Zamor & de Mirza. Nous n'avons pas de tems à perdre : *(À Sophie.)* & vous, que je brûle de connoître, vous êtes Françoise, peut-être pourriez-vous..... mais les momens nous sont chers. Retournez auprès de ces infortunés ; Esclaves, accompagnez ses pas.

Sophie, transportée.
Ah ! Madame, que de bienfaits à la fois ! Hélas ! je voudrois, autant que je le désire, vous prouver ma reconnoissance. *(Elle lui baise les mains.)* Bientôt mon époux viendra s'acquitter envers vous de son devoir. Cher Valère, quelle heureuse nouvelle je vais t'apprendre ! *(Elle sort avec les Esclaves.)*

Scène X.

Mme de Saint-Frémont, Betzi, Coraline.

Mme de Saint-Frémont, à part.
JE trouve dans les traits de cette Étrangère une ressemblance..... Quelle chimère !.... *(Haut.)* Et vous, Coraline, faites venir le Secrétaire de M. de Saint-Frémont.

Coraline
Ah ! Madame, vous ignorez ce qui se passe : il vient de faire fermer vos portes par ordre de M. le Gouverneur. Tout est livré aux flammes..... Entendez, Madame.... On bat la générale..... & le son des cloches.... *(On doit entendre la générale dans le lointain.)*

Mme de Saint-Frémont, allant avec frayeur au fond du Théâtre.
Malheureuse ! que vais-je devenir ? Que fait mon mari ?

Betzi
Je tremble pour mes camarades.

Mme de Saint-Frémont, livrée à la plus grande douleur.
Dieu, mon époux est peut-être en danger ! Je vole à son secours....

Coraline
Rassurez-vous, Madame, il n'y a rien à craindre pour M. le Gouverneur. Il est à la tête du régiment. Mais quand même il seroit au milieu du tumulte, tous les Esclaves respecteroient ses jours. Il en est trop chéri pour qu'aucun voulût lui faire du mal. C'est seulement à quelques habitans que les Esclaves en veulent : ils leur reprochent le supplice de Zamor & de Mirza ; ils assurent que sans eux on ne les auroit pas condamnés.

Mme de Saint-Frémont, agitée.
Comment ! on va les faire mourir.

Coraline
Hélas ! bientôt mes pauvres camarades ne seront plus.

Mme de Saint-Frémont, avec empressement.
Non, mes enfans, ils ne périront point : mon mari sera touché de mes larmes, du désespoir de cette Étrangère, qui, peut-être mieux que moi, saura l'émouvoir. Son cœur n'a pas besoin d'être sollicité pour faire le bien ; mais il peut tout prendre sur lui. *(À part.)* Et si cette Françoise lui donnoit des renseignemens sur sa fille ! Grand Dieu ! il devroit tout à ces victimes que l'on traîne au supplice. *(Haut.)* Allons, Betzi, il faut joindre mon mari, lui dire.... Mais dans ce moment, comment entrer en explication ? Il faut que je le voie moi-même. Où est-il maintenant ?

Coraline
Je ne sais précisément avec quel régiment il est : toute l'armée est dispersée. On dit seulement que M. de Saint-Frémont ramène le calme & remet l'ordre

par tout où il passe. Il seroit bien difficile de le trouver dans ce moment. Il n'y a qu'à nous rendre dans l'habitation, si déjà on ne nous y a pas devancées. Mais les chemins sont rompus ou coupés. On conçoit à peine qu'on ait pu faire tant de dégâts en si peu de tems.

Mme de Saint-Frémont
N'importe ; je ne crains ni le danger ni la fatigue, quand il s'agit de sauver les jours de deux infortunés.

Fin du deuxième Acte.

Acte III.

Le Théâtre représente un lieu sauvage où l'on voit deux collines en pointes, & bordées de touffes d'arbrisseaux qui s'étendent à perte de vue. Sur un des côtés est un rocher escarpé, dont le sommet est une platte-forme, & dont la base est perpendiculaire sur le bord de l'avant-scène. On y monte du côté d'une des collines, de manière que les Spectateurs y peuvent voir arriver tous les Personnages. On voit deçà & delà quelques cabanes de Nègres éparses.

Scène première.

Valère, Zamor, Mirza.

Valère
Vous voilà libres ! je vole à la tête de vos camarades. Mon épouse ne tardera pas long-tems à reparoître à nos yeux. Elle aura sans doute obtenu votre grace de M. de Saint-Frémont. Je vous quitte pour un instant, & ne vous perds point de vue.

Scène II.

Zamor, Mirza.

Zamor
Que notre sort est déplorable, ô ma chère Mirza ! Il devient d'autant plus affreux, que je crains que le zèle de ce François à vouloir nous sauver ne le perde lui-même ainsi que son épouse. Quelle idée accablante !

Mirza
Elle me poursuit aussi : mais peut-être sa digne épouse aura pu fléchir notre Gouverneur, ne nous affligeons point avant son retour.

Zamor
Je bénis mon trépas, puisque je meurs avec toi ; mais, qu'il est cruel de perdre la vie en coupable ! on m'a jugé tel, notre bon maître le croit ; voilà ce qui me désespère.

Mirza
Je veux voir moi-même M. le Gouverneur. Cette dernière volonté doit m'être accordée. Je me jetterai à ses pieds ; je lui révélerai tout.

Zamor
Hélas ! que pourras-tu lui dire ?

Mirza
Je lui ferai connoître la cruauté de son Commandeur & de son amour féroce.

Zamor
Ta tendresse pour moi t'aveugle : tu veux t'accuser pour me rendre innocent ! si tu dédaignes la vie à ce prix, m'en crois-tu assez avare pour vouloir la conserver aux dépens de tes jours ? Non, ma chère Mirza, il n'y a point de bonheur pour moi sur la terre, si je ne le partage avec toi.

Mirza
Je pense de même, je ne pourrois plus vivre sans te voir.

Zamor
Qu'il nous auroit été doux de prolonger nos jours ensemble ! ces lieux me rappellent notre première entrevue. C'est ici que le tyran reçut la mort ; c'est ici qu'on va terminer notre carrière. La Nature semble en ces lieux être en contraste avec elle-même. Jadis elle nous paroissoit riante : elle n'a rien perdu de ses attraits ; mais elle nous montre à la fois l'image de notre bonheur passé & de l'horrible sort dont nous serons les victimes. Ah ! Mirza, qu'il est cruel de mourir quand on aime.

Mirza
Que tu m'attendris ! ne m'afflige pas davantage. Je sens que mon courage m'abandonne ; mais ce bon François revient à nous ; que va-t-il nous apprendre ?

Scène III.

Zamor, Mirza, Valère.

Valère
Ô mes bienfaiteurs ! Il faut vous sauver. Profitez de ces instans précieux que vos camarades vous procurent. Ils bouchent les chemins, répondez à leur zèle & à leur courage ; ils s'exposent pour vous, fuyez dans un autre climat. Il se peut que mon épouse n'obtienne pas votre grace. On voit plusieurs troupes de soldats s'approcher d'ici : vous avez le tems d'échapper par cette colline. Allez, vivez dans les forêts : vos semblables vous ouvriront leur sein.

Mirza
Ce François a raison. Viens, suis-moi. Il nous aime ; profitons de ses conseils. Cours avec moi, cher Zamor ; ne crains point de revenir habiter dans le fond des forêts. À peine tu te rappelles nos loix, & bientôt ta chère Mirza t'en retracera la douce image.

Zamor
Eh bien ! je cède. Ce n'est que pour toi que je chéris la vie. *(Il embrasse Valère.)* Adieu, le plus généreux des hommes !

Mirza
Hélas ! il faut donc que je vous quitte sans avoir le bonheur de me jetter aux pieds de votre épouse !

Valère
Elle partagera vos regrets, n'en doutez point ; mais fuyez des lieux trop funestes.

Scène IV.

les Précédens, Sophie, ESCLAVES.

Sophie, se précipitant dans les bras de Valère.
AH ! mon ami, remercions le Ciel : ces victimes ne périront point. Madame de Saint-Frémont m'a promis leur grace.

Valère, avec joie.
Grand Dieu ! quel comble de bonheur !

Zamor
Ah ! je reconnois à ce procédé sa belle ame. *(À Valère.)* Étrangers généreux, que le Ciel comble vos desirs ! L'Être suprême n'abandonne jamais ceux qui cherchent à lui ressembler par la bienfaisance.

Valère
Ah ! que vous rendez nos jours fortunés !

Mirza
Que nous sommes heureux d'avoir secouru ces François ! Ils nous doivent beaucoup ; mais nous leur devons encore plus.

Sophie
Madame de Saint-Frémont a fait assembler ses meilleurs amis. Je l'ai instruite de leur innocence ; elle met tout le zèle possible à les sauver. Je n'ai eu aucune peine à l'intéresser en leur faveur ; son âme est si belle, si sensible aux maux des malheureux !

Zamor
Son respectable époux l'égale en mérite & en bonté.

Sophie
Je n'ai pas eu le bonheur de le voir.

Zamor, allarmé.
Que vois-je ? des soldats qui arrivent en foule ! ah ! c'en est fait ! vous vous êtes abusés, généreux François, nous sommes perdus.

Sophie
Ne vous allarmez point, il faut savoir....

Valère
Je les défendrai au péril de ma vie. Hélas ! Ils alloient se sauver lorsque tu es venu les rassurer. Je vais savoir de l'Officier qui commande ce détachement, quelle est sa mission.
(Une Compagnie de Grenadiers & une de Soldats François se rangent au fond du Théâtre, la bayonnette au bout du fusil. En avant d'eux se place une troupe d'Esclaves avec des arcs & des flêches ; ils ont à leur tête le Major, le Juge & l'Intendant des Esclaves de M. de Saint-Frémont.)

Scène V.

LES PRÉCÉDENS, Le Major, Le Juge, L'Indien, Grenadiers & Soldats François, plusieurs Esclaves.

Valère
Monsieur, puis-je vous demander quel sujet vous amène ici ?

Le Major
Une cruelle fonction. Je viens faire exécuter l'arrêt de mort prononcé contre ces malheureux.

Sophie, troublée.
Vous allez les faire mourir ?

Le Major
Oui, Madame.

Valère
Non, cet affreux sacrifice ne s'exécutera point.

Sophie
Madame de Saint-Frémont m'a promis leur grace.

Le Juge, durement.
Cela n'est pas en son pouvoir, M. le Gouverneur lui-même ne pourroit la leur accorder. Ainsi, cessez de vouloir vous obstiner à les sauver. Vous rendriez leur supplice plus terrible. *(Au Major.)* Monsieur le Major, exécutez les ordres qui vous ont été donnés, *(Aux Esclaves.)* Et vous, menez les criminels sur le haut du rocher.

Le Commandeur indien
Tendez vos arcs !

Valère
Arrêtez ! *(les Esclaves n'écoutent que Valère.)*

Le Juge
Obéissez. *(Le Major fait signe aux Soldats, ils courent avec la bayonnette, qu'ils présentent à la poitrine de tous les Esclaves, dont aucun ne remue.)*

Zamor, accourant au-devant d'eux.
Que faites-vous ? j'ai seul mérité la mort. Que vous ont fait mes pauvres camarades ? Pourquoi les égorger ? Tournez vos armes contre moi. *(Il ouvre sa veste.)* Voilà mon sein ! Lavez dans mon sang leur désobéissance. La Colonie ne demande que ma mort. Est-il nécessaire de faire périr tant d'innocentes victimes qui ne sont pas complices de mon crime ?

Mirza
Je suis aussi coupable que Zamor, ne me séparez point de lui : par pitié ôtez-moi la vie ; mes jours sont attachés à sa destinée. Je veux mourir la première.

Valère, au Juge.
Monsieur, suspendez, je vous prie, leur supplice. Je puis vous assurer qu'on s'occupe de leur grace.

Le Major, au Juge.
Monsieur, nous pouvons prendre ceci sur nous ; attendons le Gouverneur.

Le Juge, durement.
Je n'écoute rien que mon devoir & la loi.

Valère, furieux.
Barbare ! quoique ta place endurcisse l'ame, tu la dégrades en la rendant encore plus cruelle que les loix ne te l'ont prescrite.

Le Juge
Monsieur le Major, faites conduire cet audacieux à la Citadelle.

Le Major
C'est un François : il rendra compte de sa conduite à M. le Gouverneur, & je n'ai pas, à cet égard, d'ordres à recevoir de vous.

Le Juge
Exécutez donc ceux qui vous ont été donnés.

Sophie, avec héroïsme.
Cet excès de cruauté me donne du courage. *(Elle court se placer entre Zamor & Mirza, les prend tous les deux par la main, & dit au Juge.)* Barbare ! ôse me faire assassiner avec eux ; je ne les quitte point : rien ne pourra les arracher de mes bras.



Classiques.app retient la ligne où vous vous arrêtez.

Commencez sur l'ordinateur, continuez sur le téléphone, à la même ligne. Il suffit d'un compte.

Reprendre ici, en ligne

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

classiques.app/livres/olympe-de-gouges/l-esclavage-des-noirs

Le livre continue à la page suivante.

Valère, transporté.
Ah ! ma chère Sophie, ce trait de courage te rend encore plus chère à mon cœur.

Le Juge, au Major.
Monsieur, faites retirer cette femme audacieuse : vous ne remplissez pas votre devoir.

Le Major, indigné.
Vous l'exigez ; mais vous répondrez des suites. *(Aux Soldats.)* Séparez ces étrangers de ces esclaves.
Sophie, jette un cri perçant, en serrant Zamor & Mirza contre son sein.

Valère, furieux, courant après Sophie.
Si l'on emploie la moindre violence contre mon épouse, je ne respecte plus rien. *(Au Juge.)* Et toi, barbare, tremble d'être immolé à ma juste fureur.

Un Esclave
Dût-on nous faire mourir tous, nous les défendrons.
(Les Esclaves se rangent autour d'eux, & forment un rempart, les Soldats & Grenadiers s'en approchent avec la bayonnette.)

Le Major, aux Soldats.
Soldats, arrêtez. *(Au Juge.)* Je ne suis point envoyé ici pour ordonner le carnage & pour répandre du sang, mais pour ramener l'ordre. Le Gouverneur ne sera pas long-tems à paroître, & sa prudence nous indiquera mieux ce que nous devons faire. *(Aux Étrangers & aux Esclaves.)* Rassurez-vous ; je n'emploierai pas la force ; vos efforts seroient inutiles, si je voulois l'exercer. *(À Sophie.)* Et vous, Madame, vous pouvez vous retirer à l'écart avec ces malheureux ; j'attends M. le Gouverneur. *(Sophie, Zamor & Mirza, sortent avec quelques Esclaves.)*

Scène VI.

Valère, Le Major, Le Juge, L'Indien, Grenadiers & Soldats, Esclaves.

Valère, au Major.
JE ne puis abandonner mon épouse dans cet état. Faites tous vos efforts auprès de M. de Saint-Frémont. Je n'ai pas besoin de vous recommander la clémence ; elle doit régner dans votre ame. Un guerrier fut toujours généreux.

Le Major
Reposez-vous sur moi ; retirez-vous, & vous paroîtrez quand il en sera tems. *(Valère sort.)*

Scène VII.

les Précédens, excepté Valère.

Le Major, au Juge.
Voilà, Monsieur, le fruit d'une trop grande sévérité.

Le Juge
Votre modération perd aujourd'hui la Colonie.

Le Major
Dites mieux ; elle la sauve peut-être. Vous ne connoissez que vos loix cruelles, & moi, je connois l'art de la guerre & l'humanité. Ce ne sont point nos ennemis que nous combattons ; ce sont nos Esclaves, ou plutôt nos Cultivateurs. Pour les réduire, il eût fallu, suivant vous, les faire passer au fil de l'épée, & dans cette circonstance, une imprudence nous meneroit sans doute plus loin que vous ne pensez.

Scène VIII.

Les Précédens, M. de Saint-Frémont, entrant d'un côté & Valère de l'autre. Deux Compagnies de Grenadiers & Soldats conduisent plusieurs Esclaves enchaînés.

Valère, à M. de Saint-Frémont.
AH ! Monsieur, écoutez nos prières : vous êtes François, vous serez juste.

M. de Saint-Frémont
J'approuve votre zèle ; mais dans ce climat il devient indiscret ; il a même produit beaucoup de mal. Je viens d'être témoin de l'attentat le plus affreux exercé sur un Magistrat. Il a fallu, contre mon caractère, employer la violence pour arrêter la cruauté des esclaves. Je sais tout ce que vous devez à ces malheureux ; mais vous n'avez pas le droit de les défendre, ni de changer les loix & les mœurs d'un pays.

Valère
J'ai du moins le droit que la reconnoissance donne à toutes les belles ames : quelque soit votre sévérité simulée, mon cœur en appelle au vôtre.

M. de Saint-Frémont
Cessez de me prier, il m'en coûte trop pour refuser.

Valère
Votre digne épouse nous avoit fait tout espérer.

M. de Saint-Frémont
Elle-même, Monsieur, est convaincue de l'impossibilité absolue de ce que vous demandez.

Valère
Si c'est un crime d'avoir tué un monstre qui faisoit frémir la nature, ce crime, au moins, est excusable. Zamor défendoit sa propre vie, & la défense est de droit naturel.

Le Juge
Vous abusez de la complaisance de M. le Gouverneur : on vous l'a déjà dit. Les loix les condamnent comme homicides, pouvez-vous les changer ?

Valère
Non ; mais on pourroit les adoucir en faveur d'un crime involontaire.

Le Juge
Y pensez-vous bien ? les adoucir en faveur d'un esclave ! Nous ne sommes pas ici en France, il nous faut des exemples.

M. de Saint-Frémont
C'en est fait, il faut que l'arrêt s'exécute.

Valère
Ces paroles glacent mon sang & mon cœur oppressé.... Chère épouse, que vas-tu devenir ? Ah ! Monsieur, si vous connoissiez sa sensibilité, ses malheurs, vous en seriez touché ; elle avoit mis toutes ses espérances dans vos bontés ; elle se flattoit même que vous lui donneriez des renseignemens sur le sort d'un parent, son unique appui, dont elle est privée depuis son enfance, & qui doit être établi dans quelque partie de ce Continent.

M. de Saint-Frémont
Soyez assuré que je vous servirai de tout ce qui sera en mon pouvoir ; mais, quant aux criminels, je ne puis rien faire pour eux. Malheureux Étranger ! allez la consoler : elle m'intéresse sans la connoître. Trompez-la même, s'il est nécessaire, pour qu'elle ne soit pas témoin de cet affreux supplice : dites-lui que l'on veut interroger ces malheureux, qu'il faut les laisser seuls, & que leur grace dépend peut-être de cette sage précaution.

Valère, pleurant.
Que nous sommes à plaindre ! Je ne survivrai pas à leur perte. *(Il sort.)*

Scène IX.

les Précédens, excepté Valère.

M. de Saint-Frémont
Que ce François m'afflige ! ses regrets en faveur de ces infortunés augmentent les miens. Il faut donc qu'ils meurent, & malgré mon penchant à la clémence.... *(Avec réflexion.)* Zamor a sauvé cette étrangère ; elle est Françoise, & si

j'en crois son époux, elle cherche un parent qui habite ce climat. Auroit il craint de s'expliquer ? Sa douleur, ses recherches, ses malheurs..... Infortunée, si c'étoit.... où la nature va-t-elle m'égarer ! Et pourquoi m'en étonner ? L'aventure de cette Étrangère a tant de rapport avec celle de ma fille.... & mon cœur ulcéré voudroit la retrouver en elle. C'est le sort des malheureux de se bercer d'espérance, & de trouver de la consolation dans les moindres rapports.

Le Juge
Monsieur le Major, faites avancer vos Soldats. *(À l'Indien.)* Monsieur le Commandeur, conduisez les Esclaves, & faites les ranger suivant l'usage.
(L'Indien sort avec les Esclaves armés, tandis qu'une troupe d'autres viennent se jetter aux pieds de M. de Saint-Frémont.)

Scène X.

les Précédens excepté L'Indien. Les Esclaves armés sont remplacés par les Esclaves sans armes.

Un Esclave, à genoux.
Monseigneur, nous n'avons pas été du nombre des rebelles. Qu'il nous soit permis de demander la grace de nos camarades ! Que pour racheter leur vie on nous fasse éprouver les châtimens les plus terribles ! qu'on augmente nos travaux pénibles, & qu'on diminue nos alimens ; nous supporterions cette punition avec courage. Monseigneur, vous vous attendrissez, je vois couler vos pleurs.

M. de Saint-Frémont
Mes enfans, mes amis, que me proposez-vous ? *(Au Juge.)* Que voulez-vous que je réponde à ce trait d'héroïsme ? Ah ! Ciel ! ils montrent tant de grandeur d'ame, & nous osons les regarder comme les derniers des humains ! Hommes civilisés ! vous vous croyez supérieurs à des Esclaves ! De l'opprobre & de l'état le plus vil, l'équité, le courage, les élèvent en un instant au rang des plus généreux mortels. Vous en avez l'exemple devant les yeux.

Le Juge
Ils connoissent bien votre cœur ; mais vous ne pouvez céder à votre penchant sans compromettre votre dignité. Je les connois mieux que vous ; ils promettent tout dans ces momens ; d'ailleurs, ces criminels ne sont plus en votre puissance, ils sont livrés à la rigueur des loix.

M. de Saint-Frémont
Eh bien ! je vous les abandonne. Hélas ! les voici. Où me cacher ? Que ce devoir est cruel !

Scène XI.

les Précédens, L'Indien, Zamor, Mirza, les Esclaves armés.

Zamor
IL n'y a plus d'espérance ; nos bienfaiteurs sont entourés de soldats. Embrasse-moi pour la dernière fois, ma chère Mirza !

Mirza
Je bénis mon sort, puisque le même supplice nous réunit. *(À un vieillard & une vieille Esclave.)* Adieu, chers auteurs de mes jours ; ne pleurez plus votre pauvre Mirza, elle n'est plus à plaindre. *(Aux Esclaves de son sexe.)* Adieu, mes compagnes.

Zamor
Esclaves, Colons, écoutez-moi : j'ai tué un homme, j'ai mérité la mort ; ne regrettez point mon supplice, il est nécessaire au bien de la Colonie. Mirza est innocente ; mais elle chérit son trépas. *(Aux Esclaves, particulièrement.)* Et vous, mes chers amis, écoutez-moi à mon dernier moment. Je quitte la vie, je meurs innocent ; mais craignez de vous rendre coupables pour me défendre : craignez sur-tout cet esprit de faction, & ne vous livrez jamais à des excès pour sortir de l'esclavage ; craignez de briser vos fers avec trop de violence ; attendez tout du tems & de la justice divine, remplacez nous auprès de M. le Gouverneur, de sa respectable épouse. Payez-les par votre zèle & par votre attachement de tout ce que je leur dois. Hélas ! je ne puis m'acquitter envers eux. Chérissez ce bon Maître, ce bon père, avec une tendresse filiale, comme je l'ai toujours fait. Je mourrois content si je pourrois croire du moins qu'il me regrette ! *(Il se jette à ses pieds.)* Ah ! mon cher Maître, m'est-il permis encore de vous nommer ainsi ?

M. de Saint-Frémont, avec une vive douleur.
Ces paroles me serrent le cœur. Malheureux ! qu'as-tu fait ? va, je ne t'en veux point, je souffre assez du fatal devoir que je remplis.

Zamor, s'incline & lui baise les pieds.
Ah ! mon cher maître, la mort n'a plus rien d'affreux pour moi. Vous me chérissez encore, je meurs content. *(Il lui prend les mains.)* Que je baise ces mains pour la dernière fois !

M. de Saint-Frémont, attendri.
Laisse-moi, laisse-moi, tu m'arraches le cœur.

Zamor, aux Esclaves armés.
Mes amis, faites votre devoir. *(Il prend Mirza dans ses bras, & monte avec elle sur le rocher, où ils se mettent à genoux. Les Esclaves ajustent leurs flêches.)*

Scène XII.

les Précédens, Mme de Saint-Frémont, avec ses Esclaves, Grenadiers & Soldats François.

Mme de Saint-Frémont
Arrêtez, Esclaves, & respectez la femme de votre Gouverneur. *(À son époux.)* Grace, mon ami, grace !

Scène XIII et dernière.

les Précédens, Valère, Sophie.

Sophie, à Valère.
TU me retiens en vain. Je veux absolument les voir. Cruel ! tu m'as trompée. (*À Mme de Saint-Frémont.*) Ah ! Madame, mes forces m'abandonnent. (*Elle tombe dans les bras des Esclaves.*)

Mme de Saint-Frémont, à son mari.
Mon ami, vous voyez le désespoir de cette Françoise ; pourriez-vous n'en être pas touché ?

Sophie, revenant à elle, & se jettant aux pieds de M. de Saint-Frémont.
Ah Monsieur ! je meurs de douleur à vos pieds si vous ne m'accordez leur grace. Elle est dans votre cœur & dépend de votre pouvoir. Ah ! si je ne puis l'obtenir, que m'importe la vie ! Nous avons tout perdu. Privée d'une mère & de ma fortune, abandonnée d'un père depuis l'âge de cinq ans, je mettois ma consolation à sauver deux victimes qui vous sont chères.

M. de Saint-Frémont, à part, dans la plus vive agitation.
Quel souvenir.... quels traits.... quelle époque.... son âge.... Quel trouble s'élève dans mon ame. *(À Sophie.)* Ah Madame ! répondez à mon empressement, puis-je vous demander les noms de ceux qui vous ont donné le jour ?

Sophie, s'appuyant sur Valère.
Hélas !

Valère
Ô ma chère Sophie !

M. de Saint-Frémont, plus vivement.
Sophie.... *(À part.)* Elle fut nommée Sophie. *(Haut.)* Quel nom avez-vous prononcé.... Parlez, répondez-moi, de grace, Madame, quelle fut votre mère ?

Sophie, à part.
Quel trouble l'agite, plus je l'examine.... *(Haut.)* La malheureuse Clarisse de Saint-Fort fut ma mère.

M. de Saint-Frémont
Ah ! ma fille, reconnois-moi. La nature ne m'a point trompé. Reconnois la voix d'un père trop long-tems séparé de toi & de ta mère.

Sophie
Ah ! mon père ! je me meurs. *(Elle tombe dans les bras des Soldats.)*

M. de Saint-Frémont
Ô ma fille ! ô mon sang !

Sophie
Qu'ai-je entendu ? Oui, oui c'est lui.... Ses traits sont restés gravés dans mon ame.... Quel bonheur me fait retrouver dans vos bras ! Je ne puis vous rendre tous les sentimens qui m'agitent. Mais ces malheureux, ô mon père, leur sort est dans vos mains. Sans leur secours votre fille périssoit. Accordez à la nature la première grace qu'elle vous demande. Habitans, Esclaves, tombez aux genoux du plus généreux des hommes ; c'est aux pieds de la vertu qu'on trouve la clémence. *(Tous se mettent à genoux, excepté le Juge & les Soldats.)*

Les Esclaves
Monseigneur !

Les Habitans
Monsieur le Gouverneur !

M. de Saint-Frémont
Qu'exigez-vous de moi ?

Tous
Leur grace.

M. de Saint-Frémont, attendri.
Mes enfans ; mon épouse, mes amis, je vous l'accorde.

Tous
Quel bonheur ! *(Les Grenadiers & Soldats fléchissent le genou, & se remettent tout de suite.)*

Le Major
Braves guerriers, ne rougissez point de ce mouvement de sensibilité ; il épure le courage & ne l'avilit pas.

Mirza
Grand Dieu ! vous changez notre malheureux sort ; vous comblez notre félicité ; votre justice ne cesse jamais de se manifester.

M. de Saint-Frémont
Mes amis, je vous donne votre liberté, & j'aurai soin de votre fortune.

Zamor
Non, mon maître ; gardez vos bienfaits. Le plus précieux à notre cœur est de nous laisser vivre auprès de vous & de tout ce que vous avez de plus cher.

M. de Saint-Frémont
Quoi ! je retrouve ma fille ! je la serre dans mes bras. Un sort cruel a donc fini de me poursuivre ! Ô ma chère Sophie ! que je crains d'apprendre le sort cruel de votre mère.

Sophie
Hélas ! ma pauvre mère n'est plus ! mais, mon père, qu'il m'est doux de vous voir. *(À Valère.)* Cher Valère !

Valère
Je partage ta félicité.

Mme de Saint-Frémont
Ma fille, ne voyez en moi qu'une tendre mère. Votre père connoît mes intentions, & vous les apprendrez bientôt vous-même. Ne nous occupons plus que du mariage de Zamor & de Mirza.

Mirza
Nous allons vivre pour nous aimer. Nous serons toujours heureux, toujours, toujours.

Zamor
Oui, ma chère Mirza ; oui, nous serons toujours heureux.

M. de Saint-Frémont
Mes amis, je viens de vous accorder votre grace. Que ne puis-je de même donner la liberté à tous vos semblables, ou du moins adoucir leur sort ! Esclaves, écoutez-moi ; si jamais on change votre destinée, ne perdez point de vue l'amour du bien public, qui jusqu'à présent vous fut étranger. Sachez que l'homme, dans sa liberté, a besoin encore d'être soumis à des loix sages & humaines, & sans vous porter à des excès répréhensibles, espérez tout d'un Gouvernement éclairé & bienfaisant. Allons, mes amis, mes enfans, qu'une fête générale soit l'heureux présage de cette douce liberté.

F I N.

L'Esclavage des Noirs ou l'Heureux Naufrage
Olympe de Gouges

Texte du domaine public, relu par Classiques.app
classiques.app/livres/olympe-de-gouges/l-esclavage-des-noirs